

## Marie-Louise Menoy, née de parents inconnus

### Confidences sous les halles



Sauzé-Vaussais. Les anciennes halles démolies en 1902

Au début de l'après-midi du 19 novembre 1857, un des trois jours de grande foire à Sauzé-Vaussais, l'activité est intense sous les vieilles halles. Il est temps pour chaque commerçant de ranger son étal. A l'extrémité des halles, au pied du beffroi que les Sauzéens appellent déjà la Tour de l'Horloge, un couple d'amoureux reste indifférent au rangement des marchands, tout occupé à se bicher à goule-que-veux-tu.

- Dis-moi, Marie, tu veux toujours te marier avec moi? demande le jeune homme élégamment sanglé dans son uniforme de soldat.
- Ben oui, répond la jolie brunette, mais va falloir que j' demande l'autorisation à ma famille.
- Oui, j' sais bien, t' es mineure, mais ta mère n' peut pas empêcher c' mariage tout de même!
- C' est vrai, mais c' est pas seulement à ma mère qu' il faut demander l'autorisation, fait la jeune fille rougissante.
- A qui don' alors?
- Ben, à mon oncle, le Pierre Martin. C'est mon tuteur.
- Le couvreur ? Pourquoi ça?
- Faut que tu saches une chose. J' ai jamais eu de père. Et, mon vrai nom, c' est **Marie-Louise Menoy !**
- Alors ça ! qu'est-ce que tu m'chantes là? Pierre Piard n'en revient pas.

Le soir de la foire du 30 août de l'année précédente, il était tombé raide amoureux de la jeune fille dès l'instant où elle avait accepté de danser avec lui! Contrairement à son jeune frère François qui était parti avec lui des Ormeaux le matin même dans l'espoir de trouver l'âme soeur, lui, il n'avait pas du tout eu ce genre d'idée en tête. Avec ses vingt six ans qu' il venait de fêter cinq jours auparavant, il avait mieux à faire! Il allait partir peu après pour Niort comme soldat dans le 97ème régiment de ligne. Aussi, le soir en revenant à pied aux Ormeaux, son frère l'interrogea sur sa conquête.

- Tu la trouve drôlement à ton goût, la jeune lingère. Pas vrai?
- Ben oui, elle promet ! répondit-il déjà tout énamouré.
- Et comment elle s'appelle ta jolie fleur de Sauzé?
- Marie Louise Martin, j' crois ben.

Puis le temps est passé. Pierre est parti aux armées à Niort et François est resté aux Ormeaux. Dès sa première permission, Pierre fit tout pour revoir sa bien-aimée. Le soir de la foire au 30 août de

cette année 1857, à l'issue de la première danse, ce furent le premier baiser, la première caresse et la première promesse.

- Marie-Louise Menoy...répète doucement le jeune homme. Dis moi, Marie, raconte- moi tous tes secrets !
- Ben voilà! se lance la jeune fille. C'est que j' sais pas par où commencer...
- Ben par le début, pardi!
- J' suis née à Niort, le 6 octobre 1838. Mais à ma naissance, j'étais déclarée être une "**fillette naturelle, née de parents inconnus**"...
- Pourtant t' as ben une mère, qui s'appelle Marie Martin!
- Oui, mais mon père est toujours resté inconnu.
- Ce n'est donc pas ce Jean- Baptiste Brisseau qui vit avec toute ta famille à la Chaume ?
- Non ! C 'lui-là c'est le vrai mari de ma mère , c' lui qu'elle a épousé quand il venait de perdre son épouse Jeanne Dutheil, une cousine germaine de ma mère d'ailleurs. Jean avait en charge une fillette, Hélène Brisseau .
- D'accord, j' comprends, mais continue ton histoire... demande doucement son promis.
- J' sais seulement que le jour de ma naissance, l'administrateur de l'hospice de Niort a déclaré avoir recueilli au petit matin dans la "boîte" , un enfant qui y avait été déposé. Ben! c' était moi, toute enveloppée de vêtements de coton garnis de dentelles! Sur mon ventre, y avait un papier où c' était écrit: "*Madame la Supérieure, vous soirez que mon enfant n'est point batissé. Je vous prie de lui doner les nont de Marie Louyise.*" Après m'avoir examinée, le monsieur de l'état civil m' inscrivit sur son registre sous les noms de **Marie Louise Menoy** et me redonna à l'administrateur pour que je retourne à l'hospice.
- Pourquoi t' avoir inscrite sous le nom de Menoy, alors que le papier n'indiquait que les prénoms Marie et Louise?
- Ben, ça on n'a jamais su. Personne chez nous n' porte ce nom.
- C' est peut-être celui de ton vrai père?
- J' crois pas... Mais c' est vrai que mère n' a jamais rien dit sur celui qui m'avait faite.
- Mais que s'était-il donc passé?

Marie-Louise reprend alors ses explications. A Sauzé-Vaussais, à la Chaume dans le faubourg situé sur la route de Melle, vivaient dès l'époque de Napoléon, les uns à côté des autres, divers membres appartenant à une même famille, celle des Martin. Jacques Martin, son grand-père, un journalier originaire de Montjean dans la Charente voisine, s'était installé avec une native de Caunay, Marie-Jeanne Compagnon, à Sauzé, là où il avait été embauché comme couvreur. Par la suite, huit enfants étaient venus au monde, très précisément à la Chaume. Seulement cinq d'entre eux parvinrent à l'âge adulte. C'étaient Jeanne née en 1804, ensuite **Marie-Jeanne** qu'on appellera plus simplement **Marie, née le 05 septembre 1807**, qui sera sa mère. Ensuite sont venus au monde : Catherine en 1809, Pierre en 1812 et enfin André en 1818. En décembre 1828, décédait sa grand-mère, Marie-Jeanne Compagnon. Deux ans plus tard, Jeanne l'aînée, quittait Sauzé pour suivre son mari Jacques Coulongeate à Niort et mettre au monde son premier-né qui ne survécut pas, d'ailleurs.

L'année 1832 fut riche en évènements pour la famille Martin. D'abord, en janvier naissait Marie Coulongeate, la deuxième enfant de Jeanne. Puis en février, l'aîné des frères, Pierre alors couvreur comme son père, épousait à Sauzé, Magdeleine Madiou, la fille de Marie Roi, qui avait perdu son père l'année précédente. Les parents survivants de ce couple décidèrent d' unir leurs vies. C'est ainsi que Jacques Martin épousa Marie Roi au mois de juillet suivant. Malheureusement, la jeune Magdeleine décéda peu après, morte en couches. Alors, quelques mois plus tard, Pierre se remaria avec Modeste Martin, une jeune fille originaire de Limalonges qui n'était aucunement sa parente...

- Tu m' suis jusq'ici? demande alors la jeune Marie-Louise.
- Oui, très bien ! Mais continue ton histoire.

- Le temps passa. A la Chaume, vivaient alors deux familles Martin. Dans une maison, chez le couvreur Jacques et sa seconde épouse, il y avait ma mère, Marie qui était domestique et sa soeur, la lingère Catherine. Dans la maison d'à côté, vivaient leur frère Pierre, sa seconde épouse Modeste et leur fils Jean. André, le benjamin, lui était parti apprendre le métier de couvreur dans les environs.  
Au début 1838, ma tante Catherine attendait ma cousine Julie que lui avait fait son mari, Jean Mangou, un cultivateur originaire de Clussais. Exactement au même moment, ma mère qui venait d'avoir trente ans, tomba enceinte, de moi donc, mais elle n' était pas à Sauzé.
- T' as su où elle a connu ton père? demande Pierre.
- Sûrement à Niort, où elle était partie assister sa soeur Jeanne qui venait de mettre au monde sa fille Zélia.
- Qui pouvait bien être cet homme? Un domestique? Un homme marié? Un fils de bonne famille? Le maître de la maison où elle travaillait? Un compagnon de passage?
- J' ai jamais su. Maman m' parle jamais de lui. C'est son secret. Puis, elle a accouché, m' a abandonné à l'hospice, c'est vrai, mais elle m' a tout de suite récupérée. Aors, elle est revenue à Sauzé où depuis, elle m'élève tant bien que mal.
- Mais pourquoi tu t' appelles pas Marie-Louise Menoy dans la vie courante?
- Ben ici, tout le monde sait que je suis la fille de la journaliste Marie Martin ! Des fois on m'appelle Louise, des fois Marie... c'est selon. Il n'y a que dans les papiers officiels que je m'appelle Marie-Louise Menoy.

Une longue pause s'en suit. Inutile d' en raconter d'avantage.

- Qu'est-ce qui s'est passé après? fait le jeune soldat, en reprenant son souffle.
- Ma mère a trouvé du travail dans la région où elle pouvait me garder avec elle. Par contre, à Sauzé, à la Chaume, mon oncle Pierre est devenu cabaretier. Ma tante Catherine toujours lingère a perdu entre temps Henri, son second enfant et n'a plus eu que Julie à nourrir. Mon autre oncle, André est revenu à Sauzé avec son épouse Françoise et a eu le p' tit Charles .
- Attends un moment, fait Pierre songeur. Rappelle-moi, quand don' ta mère s'est mariée avec ton beau-père Jean-Baptiste Brisseau?
- En juin 1849. C'était bien, ce jour-là je gagnais à la fois un père et une soeur avec lesquels je m'entends bien. Dis, tu veux bien que Jean soit mon témoin à not' mariage?
- Bien entendu ! Mais tu n'as plus ton grand-père?
- Non, il est mort l'année suivante. Mais Marie Roi, sa veuve, vit toujours avec nous .

Il est tard. Le couple fait quelques pas sur le chemin du retour, vers la Chaume. Il contourne le nouveau beffroi et continue de converser.

- Quand j'aurai fini avec l'armée, tu viendras travailler chez moi aux Ormeaux, avec toute ma famille ? demande le soldat.
- Bien sûr ! Mais raconte-moi des choses sur ta famille...Je connais seulement ton frère François.
- Ben, tu sais déjà tout ! Presque toute ma famille vit à Mairé. Mes parents, Pierre Piard et Marie David tiennent aux Ormeaux la ferme familiale. Ils se font aider par François, Louis Piard, mon oncle pendant que Magdeleine, sa femme élève ses quatre enfants et par une autre tante, Marie, la femme de mon oncle François qui est mort quand j'étais jeune et qui habite toujours à la ferme avec ses deux enfants.
- T'as d'autres oncles, des tantes, des cousins, des cousines ?
- Oui. J'ai un autre oncle, Jean Piard qui est meunier à Mairé. Il vit au moulin de l'Orangerie avec Jeanne et ses quatre enfants. Un autre oncle, Germain a une petite ferme au hameau Chez Brillac, de l'autre côté de la route qui mène de Nantes à Limoges. Son épouse Madeleine a déjà eu six enfants et je crois ben que c' est pas fini !
- Ca te fait combien de cousins et cousines en tout?

- Oh! j' sais plus. Et puis, c'est pas fini. A Saint Macoux, dans la Vienne, de l'autre côté de Limalonges, mon plus jeune oncle, le meunier Alexis Piard s'est marié et Agathe lui a déjà donné un fils.



L'ancien beffroi datant de 1844

Les jeunes gens s'engagent alors dans la Grand'Rue de Sauzé, du côté droit en direction de la Chaume. C'est alors l'occasion pour Marie-Louise de dire à son amoureux tout ce qu'elle sait des habitants de cette rue. Elle s'arrête quelques instants devant la vitrine de boutique du perruquier Pierre Béguin.



- Tu vois, derrière cette boutique, tout au fond, il y a un long appentis. Et ben, c'est mon oncle qui a refait la toiture en tuiles romaines.

Continuant sur le même côté, elle présente les occupants des maisons suivantes.

- Tu n' vas pas me présenter tout le monde quand même! rigole son ami. D'ailleurs, j'en connais déjà un.

- Non pas. Simplement les plus importants de la rue ! Ici, c'est le cafetier Amioux.
- Et en face qui c'est ? demande Pierre.
- Le boulanger Barrichard et le cafetier Bastard .
- Ah oui! Et à côté, c'est là qu'habite mon ami Jean Bourdin, le facteur rural. Qui habite dans cette grosse maison neuve ?
- Ah là, c'est le notaire Rouhaut et son gendre, le docteur Dupont.

Les jeunes gens passent alors devant l'immense auberge tenue par Levesque et Rousseau. Une étroite ruelle, on dit ici une coulée, la sépare de l'important domaine suivant. Derrière ces hauts murs vit depuis plusieurs générations, la famille Chevalier, dont un marchand de chevaux et un maréchal ferrant.

- Eh, Marie tu m'dis rien sur les habitants d'en face! proteste Pierre.
- Ben, là-bas, c'est des cousins à moi, les cloutiers Martin. Juste après, au coin de la Grande Route, c'est la ferme des Charruyer qui se sont spécialisés dans la production d'oeufs.

Ils s'arrêtent à la limite de Sauzé avant d'aborder La Chaume. Un long baiser conclut leurs confidences.

- Bon, il faut qu'on s'arrête ici, fait la jeune fille.
- Pourquoi ça ? demande son fiancé.
- Ben, parce qu'on arrive chez moi, à la Chaume et que j'ai pas envie qu'on nous voie ensemble.
- C' n'est plus important maintenant qu'on a décidé de se marier.
- Ah oui, au fait, quand donc ça pourrait se faire?
- A la Noël, je pense avoir quelques jours de congé.

### **La vie aux Ormeaux**

Effectivement, le couple s'unit à Sauzé-Vaussais, le 28 décembre 1857. Nous comprenons maintenant la citation du tuteur Pierre Martin qui était donc l'oncle de Marie-Louise et celle de Jean-Baptiste Brisseau, cet "ami de l'épouse" qui était en fait son beau-père. Quant aux témoins de Pierre, il s'agissait de son oncle Jean David, cultivateur à Mandegaud à Melleran et de Jean Bourdin, son ami facteur rural à Sauzé.

Trois mois plus tard, le jeune soldat repartit à Niort effectuer la fin de son service militaire. Marie-Louise resta vivre chez sa mère à la Chaume près de ses oncles et tantes et y attendit son premier-enfant. Pierre était présent lorsqu'elle accoucha à la Chaume dans la soirée du **23 décembre 1858** de leur fille **Marie-Louise Piard**.

Ensuite, au début de l'année 1859, le jeune couple s'installa aux Ormeaux. Dès le début, Marie-Louise partagea la vie des occupants de la ferme familiale, à savoir les parents de Pierre, son frère François, l'oncle Louis et sa famille. Le cousin Baptiste n'était plus à la ferme, puisqu'il vivait désormais à Clussais. Peu importe! La maison des Ormeaux était bien assez grande pour accueillir les nouveaux venus.

En août 1860, François, fraîchement marié installa dans l'immense maison familiale Marie Perault, sa jeune épouse. Dès lors, chaque famille continua de partager les mêmes activités et de vivre dans les mêmes lieux. Les plus âgés s'occupaient des champs, les plus jeunes des travaux pénibles et les femmes, qu'elles soient jeunes ou vieilles, surveillaient les bêtes au pré, fabriquaient les fromages, entretenaient poulaillers et clapiers et en plus de cela, s'occupaient des enfants!

Les mois passèrent. Les familles des jeunes frères Piard s'agrandirent peu à peu. Ce fut d'abord Pierre, le second enfant de Pierre et de Marie-Louise qui vint au monde le 11 novembre 1861. Marie-Louise était alors cultivatrice. Au début 1863, c'est François, le premier-né

de François et de Marie qui naquit dans la grande maison. La même année, le 29 août c'était Marie, la troisième enfant de Pierre et de Marie-Louise qui naissait aux Ormeaux. Cette fois-ci Marie-Louise avait retrouvé son ancienne profession, lingère. Dans les années qui suivirent, les deux jeunes couples semblent avoir mis quelques freins à leurs activités de procréation.

### **Une nouvelle maison.**

En ce jour du 16 janvier 1867, chez le notaire Maître Ménard à Sauzé, les époux Piard achetaient aux époux Pouilloux, une maison et un jardins situés, aux Ormeaux à la sortie du hameau sur la route de Mairé, non loin de la Chaume Commune. La modeste habitation comportait une pièce basse surmontée d'un grenier, une écurie et deux "toits", c'est-à-dire des hangars. Le jardin touchait celui de l'oncle Louis Piard et contenait environ 4 ares. Le couple finançait l'achat en partie avec le bénéfice de la vente de biens que Marie-Louise avait faite auprès de sa demi-soeur Hélène Brisseau.

Dans cette nouvelle maison, le couple, déjà chargé de trois enfants, Marie-Louise, Pierre et Marie, en conçut deux autres. Ce fut au tour de Frédéric de naître le 2 mai 1871. Cette fois encore Marie-Louise était lingère. Quand naquit le petit dernier, Louis le 8 février 1874, elle était déclarée être ménagère. Ce garçon décèdera prématurément, à 17 ans, le 15 avril 1891 à Mairé.

En fait, nous savons peu de choses sur l'enfance de ces cinq enfants. Néanmoins, il n'est pas difficile d'imaginer que leurs jeux tournaient souvent autour de la chasse aux lumas. Juste après la pluie, ils prenaient leur capuchon, chaussaient leurs galoches, se munissaient d'un bâton et d'un seau et partaient musser dans les talus herbus des chemins creux des Ormeaux. Une autre activité qu'ils devaient pratiquer en famille, était le ramassage des cèpes dans les bois de châtaigniers environnants. Pierre n'avait pas son pareil pour leur apprendre à distinguer les bons des mauvais. Il ne fallait ramasser que les Cèpes de Bordeaux, les Cèpes d'été ou les Têtes de nègres et bien entendu délaisser les Bolets de Satan qui n'empoisonnaient pas son monde mais lui filait une monstrueuse colique !

Il est certain que ces cinq enfants reçurent un minimum d'instruction. Mais était-ce déjà à l'école communale de Mairé-Lévescault?

### **Que devint la famille Martin?**

Pendant près de trente ans, Marie Martin, la mère de Marie-Louise disparut de la circulation ...Où avait-elle donc trouvé une place de journalière ou de domestique? Fait curieux, elle était partie vivre sa vie en laissant au pays son époux, Jean-Baptiste Brisseau. Celui-ci, après avoir été un moment domestique à Sauzé, habita longtemps à la Chaume, chez sa fille Hélène Brisseau et son gendre Jean Bourdin qui y tenait une auberge. En 1882, après la mort de celle-ci, devenue veuve entre temps, il n'y avait plus personne pour héberger le vieil homme. Alors, il fut envoyé à l'hospice de Niort où il décéda l'année suivante.

Au début de l'année 1886, enfin une trace Marie Martin ! A cette date, elle logeait aux Ormeaux chez sa fille Marie-Louise et son gendre Pierre Piard. **Le 2 octobre 1886, Marie-Jeanne Martin** s'éteignait à Chef-Boutonne, dans la belle-famille de sa seconde petite fille, Marie Piard, mariée depuis peu à Henri Châtaignone qui venait de mettre au monde sa fille Marie-Louise. Trois ans plus tard, le jeune couple après avoir eu un fils prénommé Henri, s'établira définitivement à Niort.

Revenons sur l'existence de la famille Martin, et ce, depuis les années 1850.

A Sauzé, à la Chaume, en 1864, s'éteignait Marie Roi, la seconde épouse du grand-père Jacques. Au même endroit, Jean Mangou, le mari de la tante Catherine décèdera treize ans plus tard. Pour ne pas laisser seule sa mère, Julie, son époux le gendarme Jean Barantin et leur fille Irma viendront

habiter dans la maison familiale. Julie disparaîtra à son tour. Irma devenue mère de famille viendra vivre à la Chaume chez sa grand-mère Catherine qui finira par mourir en 1882.

Le couvreur Pierre Martin se retira avec sa femme Modeste à Limalonges où celle-ci mourut en 1884. Pierre finit ses jours six ans plus tard à Vaussais. Leur fils Jean exerça à Sauzé son métier de couvreur puis celui de plâtrier. Marie-Aimée, la fille qu' il conçut avec Rose Brissonnet se maria avec le maréchal-ferrant Jean Peneau.

Quant à l'autre oncle, André Martin, nous savons seulement que son fils Charles fut le témoin de Marie-Louise Piard à son mariage avec Louis Meunier en avril 1877. Ce cousin habitait alors à Paris où il était cordonnier. Or, toute la famille de Pierre Piard et de Marie-Louise Martin-Menoy était absente de Mairé en 1876 et des autres communes des Deux-Sèvres. Peut-être demeurait-elle alors à Paris, chez ce Charles Martin, ce qui expliquerait que la jeune fille l'ait pris comme témoin.

### Martin ou Menoy?

Dans la vie quotidienne, Marie-Louise se faisait toujours appeler "**Marie Louise Martin**". C'est sous cette désignation qu' elle fut recensée à Sauzé lorsqu'elle vivait chez sa mère. Il en fut de même en 1881 et 1886 à Mairé, aux Ormeaux, alors qu' elle était l'épouse de Pierre Piard.

Marie-Louise n' utilisait son patronyme "**Menoy**" que pour les actes officiels. C'est sous ce nom orthographié avec un Y qu' elle se maria en 1857, qu' elle acheta la maison des Ormeaux et même qu' elle ne cessa de signer, puisqu' elle savait le faire, ayant reçu un minimum d'instruction.

Néanmoins, lorsque ses proches, en particulier son époux Pierre Piard, déclarèrent les naissances de ses enfants, ce furent toujours sous ce nom, mais orthographié "Menois". D'ailleurs, c' est sous ce même patronyme qu'il déclara son **décès le 22 avril 1895** à la mairie de Mairé . Cet écrit officiel est le seul acte d'état civil où figure la filiation réelle de Marie-Louise. En effet, elle y est désignée comme étant "**la fille de père inconnu et de feu Marie Martin**". Désormais l'expression Marie-Louise Menoy " née de parents inconnus" devenait caduque.



Lavandières du Poitou

